***Surréalisme et politique – Politique du surréalisme*, volume dirigé par Wolfgang Asholt et Hans Siepe, Rodopi, 2007. Un vol.**

Il n'est de manifestation sans contexte ; celui qui préluda au colloque dont les actes paraissent aujourd'hui (et qui remonte à 2004) en explique certainement l'orientation majeure. 2003, dans l'histoire de la critique du surréalisme reste en effet *l'annus horribilis* : celle qui aura vu à la fois la vente de l'Atelier Breton et l'édition du pamphlet de Jean Clair, *Du surréalisme considéré dans ses rapports au totalitarisme et aux tables tournantes*. Chacun se souvient de ce qui put apparaître alors comme une offensive des plus violentes, mais aussi des réactions qu'elle suscita. Paradoxalement, mais non sans raisons, Wolfgang Asholt et Hans Siepe voulurent quant à eux y deviner comme la trace vive d'une présence inactuelle. Par-delà les ressassements de la post-modernité sur l'échec surréaliste, par-delà la montée en puissance du discours anti-moderne (que 2005 sacrerait bientôt), ces polémiques attestaient à leurs yeux que le surréalisme hantait encore notre époque, tel le « spectre » qu'évoquaient jadis Marx et Engels en ouverture de leur *Manifeste*. Tel était du moins leur pari, autour duquel ils réunirent des spécialistes venus d'Europe comme des États-Unis. Il supposait d'interroger le surréalisme non plus dans son rapport à *la* politique, au jeu des partis, des institutions et, en dernier recours, dans l'interrogation d'un contexte historique nécessairement dépassé, mais bien *au* politique proprement dit, que les auteurs rapportent aux analyses de Claude Lefort. Et c'est vers ce déplacement du curseur que pointent le titre du volume, son introduction comme sa conclusion, largement vouées au contexte actuel de réception du surréalisme.

Dans les faits, les anciennes perspectives, déjà balisées, ne sont pas absentes du volume. Carole Reynaud Paligot reprend ainsi celles de son ouvrage de référence, *Parcours politique des surréalistes 1919-1969*, pour interroger à nouveau l'oscillation surréaliste entre communisme et anarchisme. Peter Bürger – dont *Theory of the avant-garde* mériterait un jour d'être traduit – revient pour sa part sur la nécessité de l'engagement du mouvement. Abordant les positions opposées d'Artaud et Drieu la Rochelle, il souligne ainsi la nécessité de prendre en compte la finalité *subjective* de l'engagement et, d'une certaine manière, le parcours de Maxime Alexandre, que retrace Irène Kuhn, son « aspiration à une appartenance impossible », vient renforcer le bien-fondé de ce renversement du regard critique.

Au-delà de la question communiste, le volume traite encore de l'engagement anticolonialiste du groupe. Parcourant rapidement la première décennie du mouvement, Hans Siepe suit ainsi les diverses prises de position qui témoignent, à l'occasion notamment des expositions et conflits coloniaux, d'une des caractéristiques fondamentales du groupe. La participation d'Aragon, Eluard et Tanguy à la contre-exposition organisée en 1930 par la Ligue contre l'Impérialisme et l'Oppression Coloniale – dépendant du Komintern – fait, dans ce contexte, figure d'emblème. À partir de 1935 pourtant, l'engagement anti-stalinien des surréalistes s'accorde parfois mal avec le soutien à des mouvements de libération qu'appuie le même Komintern – sans oublier le caractère nettement nationaliste qu'ils peuvent prendre. C'est là tout l'intérêt de l'article d'Henri Béhar que de faire apparaître ces tensions, à propos de la guerre d'Algérie. Rappelant le paradoxe qui veut que la « Déclaration des 121 » soit à la fois la plus connue du groupe et qu'elle ne lui soit pas associée dans l'opinion publique, il souligne en effet quelles dissensions elle put générer au sein du mouvement. Le parcours qu'il propose montre assez la méfiance qu'ont pu nourrir les surréalistes à l'égard du F.L.N. ; il met aussi en valeur la manière dont ils ont tenté d'articuler dans une même protestation la critique de la colonisation française et le refus de l'intervention soviétique en Hongrie.

De fait, ce sont des tensions similaires que souligne Jacqueline Chénieux-Gendron : comment condamner à la fois, dans les années trente, le nazisme et les sociétés capitalistes qui s'y opposent ? S'attachant à la « disponibilité » du surréalisme face à l'« événement », la critique fait ressortir, en deçà de tout système, de toute adhésion au déterminisme historique, la place

de l'affectivité, de l'humour noir, voire du jeu dans les interventions surréalistes. D'une manière générale – et comme pour répondre en miroir au questionnement de Peter Bürger – c'est d'ailleurs la question de la réintégration de la subjectivité dans le processus révolutionnaire et, plus généralement, politique, qui semble caractériser la recherche surréaliste. Revenant sur les textes de *Position politique du surréalisme*, Michael Sheringam tente ainsi de mieux cerner le foyer qui unirait libération subjective et révolution sociale. Sjef Houppermans relève quant à lui, dans l'œuvre de Crevel, la volonté de « suppression des frontières entre désir et politique ». En plaçant ce dépassement du cadre strictement politique dans l'écriture des romans plus encore que dans les essais, il fait d'ailleurs de la création poétique le véritable lieu du politique – ce que vérifient d'autres contributions. Elena Galtsova se penche ainsi sur le théâtre surréaliste, ses effets de collage comme l'omniprésence en son sein de personnages typiquement politiques (le tyran et l'enfant), et note la force contestataire de la parodie des genres : en mettant en cause les valeurs supposées par le cadre de la représentation en tant que telle, une telle pratique tient en effet le surréalisme à l'écart du rituel social. Effie Rentzou refuse quant à elle très justement de voir dans l'association du groupe français avec le Parti Communiste le paradigme ultime de l'engagement surréaliste, et situe l'intervention politique du surréalisme grec dans son travail sur la langue : le mélange opéré entre grec classique et *catharevousa*, à une époque où les deux sont hermétiquement distincts, permet de défaire non seulement les conventions culturelles de l'époque, mais surtout l'imaginaire d'une identité nationale uniforme. Claude Bommertz et Karl Heinz Bohrer, aux prises avec la délicate lecture des proses automatiques et la promotion, par les surréalistes, d'une « mythologie moderne », semblent aller dans la même direction, sans toutefois toujours profiter des antécédents critiques sur le sujet.

Le volume s'oriente enfin vers les séquelles du surréalisme dans l'histoire des avant-gardes. Avec une belle précision, José Vovelle suit ainsi en parallèle les destins croisés de Mariën et Broodthaers – tous deux héritiers hétérodoxes du surréalisme bruxellois et de son association au Parti Communiste Belge. Paradoxalement, et comme en réponse à l'orientation générale du volume, le double parcours montre néanmoins les limites de la subversion comprise dans le seul champ esthétique : si l'œuvre de Broodthaers, faisant du réseau qui régit le système artistique la matière même de son art, dévoile la toute puissance du marché, elle n'en reste pas moins prise, sous le regard de Mariën, dans une forte ambiguïté entre dénonciation et exploitation du système. Andréas Puff-Trojan, pour sa part, tente de suivre le fil qui mène du surréalisme à l'« art de la guérison » pratiqué par Joseph Beuys et les actionnistes viennois – sans malheureusement que le lien avec l'objet surréaliste soit absolument convaincant, la valeur cathartique de ce dernier restant largement à démontrer.

De fait, c'est essentiellement sur ce dernier versant que pèche un volume qui, n'étaient quelques erreurs malencontreuses (à commencer par un Gilbert Lely étudiant antillais…) et d'insistants problèmes de traduction (« l'emphatisation du souhaité comme question »…), tiendrait autrement ses promesses. Outre le rapport à Fourier et à l'utopie – qui reste étrangement absent –, il eût été plus instructif en effet d'interroger la relecture situationniste du mouvement, qui peut passer pour en représenter l'héritage politique le plus brûlant. Une telle étude n'eût pas manqué de donner une actualité plus large à l'ouvrage, en faisant immédiatement le lien avec mai 1968, mais aussi avec les jours présents, qui voient, au moins en France, l'écriture d'un pamphlet insurrectionnel justifier l'incarcération prolongée d'un de ses auteurs présumés. Les études surréalistes, il est vrai, travaillèrent dans les années qui suivirent le colloque à comble cette lacune (*Mélusine* XXVIII, *Situationnistes et surréalistes, vies parallèles*, de Jérôme Duwa…), et il faut tenir compte, dans le cas présent, des délais de publication. Mieux vaudra souligner, pour finir, une contribution pour le moins originale, rapprochant l'essor contemporain du surréalisme et de la bureautique. Avec une telle intervention, Sven Spieker rappelle en effet combien le regard de l'École de Francfort, retrouvé

ici depuis son exil californien, peut s'avérer décisif pour une lecture inattendue de la politique du surréalisme.

Emmanuel RUBIO